

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 25/2 (1998)

DOI: 10.11588/fr.1998.2.61425

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

politiques. En ceci cette recherche présente un très bonne base pour des analyses pareilles à faire sur des évolutions pareilles pendant le 20<sup>e</sup> siècle.

Un grand nombre d'illustrations en noir et blanc et quelque planches en couleur. Une bibliographie bien détaillée et un index des noms concluent la recherche très complète de Prendergast.

Ulrich LEBEN, Waddesdon

Ulrike MÖLLNEY, Norddeutsche Presse um 1800. Zeitschriften und Zeitungen in Flensburg, Braunschweig, Hannover und Schaumburg-Lippe im Zeitalter der Französischen Revolution, Bielefeld (Verlag für Regionalgeschichte) 1996, 330 p. (Studien zur Religionsgeschichte, 8).

Un travail très intéressant, dont les conclusions se dégagent d'une lecture attentive des textes et d'une exploitation minutieuse et critique de nombreux fonds d'archives, en même temps que d'une connaissance sûre des travaux qui, dans les dernières années, ont renouvelé notre connaissance de l'«Aufklärung tardive». La Révolution française n'est pas considérée ici dans son caractère fondateur, mais comme la toile de fond d'une époque où les ruptures ne sauraient masquer les continuités avec des évolutions amorcées bien antérieurement. L'ouvrage saisit cette permanence à partir de périodiques dont les événements de 1789–1800 n'ont pas interrompu la parution ou qui, par exemple dans le cas des «Hannöversche Politische Nachrichten», leur doivent leur création. L'originalité de l'approche choisie par l'auteur est de ne pas les étudier en fonction de leurs prises de position idéologiques par rapport à la Révolution, mais comme des instruments de communication politique et sociale entre un pouvoir (celui des princes, mais aussi celui de tous ces Aufklärer qui se voulaient avant tout des éducateurs de la société) et un public. Il n'est donc pas étonnant – c'est un des résultats auxquels arrive l'auteur – que la Révolution n'y soit pas le seul thème ni même le thème majeur: les périodiques étudiés par Ulrike Möllney ont (comment aurait-il pu en être autrement?) réagi aux événements révolutionnaires, mais leur objectif n'était pas de les juger en tant que tels, mais de les intégrer dans leur propre projet, celui de rendre convaincants (et attrayants) les efforts de meilleure administration entrepris par l'absolutisme éclairé. L'un des fils conducteurs de l'étude est la relation des «publicistes» (créateurs des périodiques et rédacteurs des articles) à ce «peuple» qu'ils voulaient «éclairer». La double question fondamentale, à laquelle l'ouvrage répond, est donc: quelles «lumières» pour quel «peuple»?

La méthode d'investigation, exposée dans l'introduction, combine interdisciplinarité, élargissement du champ d'étude au-delà de l'histoire de tel ou tel périodique, histoire économique, sociale (en particulier celle de la vie quotidienne) et culturelle, pour s'interroger sur les contenus, les publics, les stratégies du discours médiatique, la réception des titres étudiés. Le résultat est une «histoire de la communication», dont les périodiques permettent de retracer à la fois l'évolution et les lignes de force. Histoire locale d'abord – il s'agit de périodiques paraissant à Flensburg, en Brunswick, dans le comté de Schaumburg-Lippe et dans l'Électorat de Hanovre – mais qui inscrit l'investigation dans le contexte général de la presse d'Allemagne du nord-ouest. Trois thèmes majeurs structurent l'étude de chaque périodique, choisi pour son exemplarité: les genres (quotidien, hebdomadaire, «Intelligenzblatt»), le traitement de l'histoire quotidienne, le traitement des événements de France pendant la Révolution. Il s'en dégage une série d'interrogations: quelles étaient les conditions (politiques, sociales, culturelles, sans oublier la langue: les lecteurs campagnards ne comprenaient souvent que le dialecte) de la réception? quelles formes de lecture étaient mises en œuvre (lecture directe, mais aussi lecture à haute voix)? dans quel cadre (abonnement, privé ou communautaire; sociétés ou cercles de lecture)? quelle place était faite aux textes pra-

tiques (conseils relatifs à la vie de tous les jours; informations sur les techniques de lutte contre les maladies, lutte contre les superstitions etc.)? quels compromis exigeait non seulement la réception »idéologique« du périodique, mais aussi sa viabilité économique (d'où, souvent, l'introduction d'un sensationnel aguichant)?

Chaque chapitre, consacré à l'une des régions étudiées, est construit selon un strict parallélisme. Après avoir brièvement exposé la politique propre à chaque Territoire en matière de presse et les conditions économiques, l'auteur analyse successivement les conditions de création et de parution du périodique, présente son ou ses éditeur(s), les contenus et la nature de l'information, sans oublier d'étudier le langage propre à toute technique de communication. Cette méthode permet la formulation d'un certain nombre de conclusions générales valables pour toute l'Allemagne du nord-ouest.

La première est que les mesures prises, en particulier en Brunswick et au Schaumburg-Lippe, contre une diffusion de propos favorables à la Révolution ne relèvent pas au premier chef d'une lutte idéologique, mais sont liées à la politique extérieure: la presse ne devait pas contribuer à gêner les relations diplomatiques ou militaires entre Territoires. En Hanovre, la création des »Hannöversche Politische Nachrichten« par des fonctionnaires électoraux (parmi eux Ernst Brandes et August-Wilhelm Rehberg) constitue une tentative d'étatisation de la presse, mise directement au service des fins poursuivies par la Régence. Mais tous les organes de presse étudiés reflètent plus ou moins (plutôt plus que moins) une instrumentalisation de la presse par la couche intellectuelle bourgeoise (pasteurs, fonctionnaires, maîtres d'école et »pédagogues«, médecins, voire officiers subalternes ou aristocrates »éclairés«) qui soutenait les efforts de l'absolutisme éclairé pour réaliser une »révolution d'en-haut«. La plupart des journaux et périodiques examinés adhèrent activement à un réformisme pragmatique qui voit dans une meilleure administration sous les auspices de la raison pratique la réalisation de l'utopie du bonheur. Conformément d'ailleurs à une tradition consubstantielle au protestantisme (les »hommes de presse« sont souvent des théologiens), l'Etat est considéré comme l'allié naturel des réformateurs. Ainsi se trouve propagée une idéologie alliant Lumières et progrès social dans l'ordre – et, à plus long terme, une normalisation sociale axée sur l'intériorisation des normes bourgeoises de comportement.

Deuxième conclusion: la Révolution française a entraîné une augmentation du besoin d'informations, qui s'est traduite par des créations massives de sociétés et de cercles de lecture. La presse devient ainsi le médium privilégié de la transmission d'un savoir adapté à un public caractérisé par les disparités économiques, socioculturelles, mentales, linguistiques. En circulant, l'information vise à unir. U. Möllney souligne d'ailleurs que la question du succès ou de l'échec de cette entreprise reste posée. Elle insiste constamment, et très judicieusement, sur la difficulté de reconstruire exactement la réception d'un texte et de connaître dans tous ses détails la structure d'un public.

Troisième conclusion: l'essor de la presse et de sa diffusion a entraîné ce que l'auteur appelle une »littérisation« de contenus didactiques (»Literarisierung didaktischer Inhalte«, p. 264), héritée de la tradition des hebdomadaires moraux de la première moitié du siècle. Le processus de transmission d'un savoir pratique et immédiatement utilisable exigeait une concession au plaisir (et, avant cela, à la possibilité) de lire. D'où une langue qui se voulait avant tout attrayante, d'où aussi une prédilection pour les nouvelles »sensationnelles«, crimes ou excès en tout genre, dont les événements révolutionnaires (guerre comprise) fournissaient abondante moisson.

Le livre se termine par deux chapitres consacrés à une analyse du public de la presse d'Allemagne du nord-ouest, qui sont une synthèse des résultats obtenus à partir de l'étude locale et concernent les formes, la diffusion, le contexte social de la lecture de la presse, les contours du public de lecteurs, les mécanismes par lesquels il était invité à se plier à des normes reflétant les positions politiques, sociales et culturelles de la bourgeoisie intellectuelle de la fin de l'Aufklärung.

La référence constante aux conditions concrètes de la diffusion et de la réception des périodiques aboutit à une reconstruction riche et nuancée de la vie quotidienne de l'époque, en particulier celle des couches que les »publicistes« cherchaient à atteindre, paysannes ou citadines, flottant entre pauvreté ou petite et fragile aisance. Sur un plan plus élevé, l'ouvrage dessine le rapport de la presse à cette entreprise d'«éducation du peuple» visant à la fois à l'«éclairer» en vue d'un mieux-être quotidien et à obtenir de lui adhésion et participation par le biais d'une intériorisation des objectifs réformistes d'un absolutisme éclairé à la fois paternel et autoritaire (Luther, en somme) qui semble à l'auteur constituer la marque de cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'ouvrage nous éclaire donc aussi sur la naissance de ce qui, bientôt, allait devenir le »pouvoir de la presse«, devenue aujourd'hui le médium majeur (sinon, hélas? exclusif ...) de la communication sociale. La seule restriction que nous apporterions aux thèses développées ici est que la »manipulation« n'est pas, et de loin, l'apanage de la seule presse conservatrice ...

Pierre-André BOIS, Reims

Karl MAURER, Goethe und die romanische Welt. Studien zur Goethezeit und ihrer europäischen Vorgeschichte, Paderborn (Schöningh) 1997, 360 S.

Ein schönes, höchst spannendes Buch mit einem leider irreführenden Titel. Eigentlich handeln nur die ersten hundert Seiten vom angekündigten Thema und erst im letzten Teil wird noch kurz auf »Torquato Tassos« Verhältnis zu Racines »Bérénice« eingegangen. Was dazwischen liegt, läßt sich mühelos in die traditionelle Domäne der deutsch-italienischen und der deutsch-französischen Beziehungen im Bereich der Literatur einordnen. Vieles, was im ersten Teil gesagt wird, bezieht sich auf die Kritik der klassischen Tragödie in Frankreich durch die Franzosen selbst. Schuld an diesem mißlichen Zustand sind wohl die zur Mode gewordenen Sammelbände und nicht weniger die um sich greifende, unangenehme Gewohnheit der Verleger mehr zu versprechen als man in Wirklichkeit halten kann – auch die Untertitel – so geschickt sie gewählt sein mögen – ändern nichts daran. Maurer, der ein hervorragendes Deutsch schreibt, hat sich bekanntlich durch zahlreiche Aufsätze zur Erforschung des europäischen Theaters, insbesondere im 18. Jahrhundert verdient gemacht. Hervorzuheben ist im ersten Teil des Bandes die Untersuchung über die Form der Goetheschen »Iphigenie«: Der Übergang von der Prosa der ersten Fassung zum Blankvers der zweiten zeuge nicht, meint Maurer zu Recht, von einer – übrigens in höchstem Maße hypothetischen – Rückkehr zu Lessing bzw. Shakespeare, sondern – sieht man vom Versmaß ab: Auf den Alexandriner ließ sich sowieso nicht zurückgreifen – vom Willen des Autors, sich zu einem Modell der Tragödie zu bekennen, das von Racine eingeführt worden war. Am wertvollsten sind zweifellos zwei längere Beiträge. Im ersten erinnert Maurer an Fénelons epochale Bedeutung. Dessen sog. »Lettre à l'Académie« (1716) enthält die schärfsten Vorwürfe, die lange vor Lessings Diktum gegen die französische Tragödie, deren Sprache und Bühnenform erhoben wurden. Gottscheds Vermittlerrolle wird dabei nicht vergessen, sondern gebührend gewürdigt. Neu sind in mancher Hinsicht die nun entdeckten Spuren bei J. E. Schlegel und sogar Herder. Zu erwähnen wäre andererseits die philologisch untermauerte Feststellung, das französische Gattungssystem des 17.–18. Jahrhunderts bleibe ohne die Einbeziehung der »tragédie lyrique« unvollständig und gar unverständlich. Gerade in solchen und ähnlichen Befunden liegt Maurers Stärke.

Das Interesse, das im letzten Teil des Buches der »tragédie pastorale« entgegengebracht wird, ist m. E. von ebenso großer Bedeutung. Seit langer Zeit weiß die Literaturgeschichte, daß Lessing, dessen polemisches Talent außer Zweifel steht, die historisch-ästhetischen Grundlagen der französischen Tragödie verkannt und Voltaires scharfsinnige Vorbehalte nur als Waffe gegen Corneille und darüber hinaus »die Franzosen« wiederaufgenommen